Document generated on 08/06/2025 11:27 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

L'ecclésiaste de tasmanie

Marie-Andrée Lamontagne

Number 69, Summer 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85859ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2017). Review of [L'ecclésiaste de tasmanie].
L'Inconvénient, (69), 63–64.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ECCLÉSIASTE DE TASMANIE

Marie-Andrée Lamontagne

Les philosophes l'ont dit : pour vivre, l'être humain, seul mammifère à se savoir mortel, doit s'empresser d'oublier sa condition. C'est à ce prix qu'il s'accouplera, se reproduira, aimera parfois, bâtira des maisons ou prendra le métro chaque matin. À l'inverse, la présence permanente de la mort, la conscience aiguë qu'elle peut survenir à tout moment, qu'elle viendra, affaire de temps ou de mouvement d'humeur chez ceux à qui les circonstances, telle la guerre, ont donné tout pouvoir sur vous, peuvent faire perdre son sens à la vie. « Ô Mort, où est ta victoire ? » interroge crânement la Bible. Eh bien, là, tout simplement : dans ce chemin perdu de vue. Pire encore : dans l'oubli qui guette chacun et toute chose, et la certitude qu'il ne peut qu'en être ainsi.

En empruntant à Bashō le titre de son roman vertigineux, *La route étroite vers le nord lointain*, l'Australien Richard Flanagan paie certes un tribut à la littérature, même si nul n'est dupe de l'incapacité de celle-ci à contrer la violence des hommes. Dorrigo Evans, soixante-dix-sept ans à la fin du siècle dernier, héros de guerre national en Australie, éminent chirurgien faisant l'envie de ses confrères, star des médias, personnalité que s'arrachent diverses associations caritatives, a toujours vécu en étroit compagnonnage avec les grandes œuvres littéraires du passé. Encore maintenant, des vers d'Homère, de Tennyson, de Shelley lui montent naturellement aux lèvres, qu'il tente par la parole de séduire un auditoire ou une femme, du reste toujours avec succès. Et si ce Don Juan impénitent peut concevoir de dormir seul certains soirs, ce n'est jamais sans un livre qu'il se met au lit pour s'abandonner à un sommeil où il croisera Charon, le passeur des morts, dans sa barque silencieuse, son visage grimaçant, son obole réclamée.

Or la littérature n'est pas que noble échec. Elle peut être aussi le masque de la civilisation posé sur le cloaque des pulsions humaines. Sur le front d'Orient, pendant la Seconde Guerre mondiale, dans les camps japonais de prisonniers, l'officier qui s'apprête à faire tomber son sabre sur le cou aux plis crasseux attendant la mort à ses pieds doit pouvoir au préalable réciter de mémoire un haïku, faute de quoi l'ordre du monde sera détruit. L'une des grandes forces de cette méditation désabusée qu'est le roman de Richard Flanagan est donc de réduire à néant nos chères illusions sur la littérature. Non, elle ne rachète rien, ne préserve de rien. « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste. Tout est vanité. » Traversées par le souffle âcre et pestilentiel de l'enfer asiatique, ces quatre cents pages ne disent pas autre chose, en laissant entrevoir cependant ce qui pourrait subsister quand tout a brûlé : la bonté, mon amour, la bonté.

Une folie

Né en Tasmanie, c'est-à-dire, aux yeux des Australiens du continent, sur une île arriérée et fruste, de surcroît dans un milieu modeste, Dorrigo Evans a éprouvé très tôt la honte des siens et celle d'origines qu'il n'a eu de cesse de faire oublier par ses études, ses amours, ses fréquentations à Melbourne ou à Adelaide. Il n'a que vingt-quatre ans en 1941 quand, médecin officier, il est envoyé sur le front d'Orient avec son bataillon composé en grande partie de Tasmaniens. Deux ans plus tard, ceux-

ci seront faits prisonniers et forcés de construire, entre le Siam (nom donné alors à la Thaïlande) et la Birmanie, une ligne de chemin de fer dont le tracé à lui seul relève de la folie et les moyens mis en œuvre pour la faire advenir, de massacres planifiés.

Il le faut pourtant. Déjà en mauvaise posture, le Japon n'en songe alors pas moins à envahir l'Inde, après avoir attaqué la Chine, suivant son grand dessein impérialiste travesti en mot d'ordre à saveur de fraternité universelle : « Le monde entier sous le même toit. » Mais les armées nippones se heurtent à des problèmes d'approvisionnement. La construction au milieu de la jungle de cette invraisemblable ligne de chemin de fer, « route étroite vers le nord lointain », telle qu'elle peut apparaître certains jours aux esclaves qui la paient de leur sang et de leur vie, viendra les résoudre. Des prisonniers en fourniront la main-d'œuvre, aussi bien dire des sous-hommes pour s'être un jour laissé capturer au lieu d'avoir su préserver leur honneur en se donnant la mort.

Des morts-vivants, affamés en permanence, tremblants de fièvre, n'ayant plus que la peau et les os, battus avec méthode, astreints à des objectifs de rendement irréalistes (mais que signifie ici le mot *réalité* ?) : ces histoires effroyables, le lecteur trop jeune pour avoir connu la guerre mais qui a un peu lu pourrait croire qu'elles lui furent déjà racontées. Sa bêtise serait alors semblable à celle dont Dorrigo Evans sera plus tard témoin dans certains dîners en ville, quand il est question d'Hiroshima et de Nagasaki et que s'élève une voix en possession tranquille de la vérité : « Une bombe, à la rigueur on pourrait comprendre, mais pourquoi deux ? Et pourquoi les civils ? » Comme si la morale était toujours chose simple.

Né en 1961, fils d'un rescapé de « la Ligne », comme la nomme la mémoire des survivants, Richard Flanagan est un romancier trop fin et trop doué pour répondre à ces questions en faisant valoir uniquement l'histoire ou des considérations politiques. Il y répond par l'être humain, ce fétu de paille jeté dans le monde ici-bas, où il se voit presque toujours le jouet de forces qui lui échappent. Il y répond par le roman, c'est-à-dire par le style, une narration faite d'allers-retours abyssaux entre le passé et le présent, des dialogues tout à la fois hachurés et liés qui confèrent à la lecture une légère hésitation, devenue ici un autre nom du doute philosophique. Avec son portrait de la cruauté qui serait révulsant s'il n'était aussi juste, le roman, salué à sa publication par le prix Booker, raconte ce que fut l'entreprise de cette voie ferrée, jamais achevée, qui aura fait périr des milliers d'hommes et sur laquelle la jungle a repris ses droits très rapidement après la guerre. Il le fait de tous les points de vue, ceux de prisonniers broyés, au propre comme au figuré, ceux de bourreaux qui se doublent parfois de victimes, tels ces gardiens coréens considérés comme une race inférieure par les Japonais, eux-mêmes anéantis dans le culte de l'empereur. Sans oublier le point de vue du double édifiant et bon que chacun, surtout si sa conscience le taraude pour avoir commis certains actes, s'emploie à se façonner, souvent avec la complicité de camarades en quête de modèles à admirer ou celle de vainqueurs désireux de tourner la page. L'oubli, toujours.

Du bataillon de prisonniers tasmaniens ayant connu « la Ligne », peu survivront, et ceux qui en reviendront ne sauront pas ou ne voudront pas raconter ce qu'ils ont vécu. Par éclats furtifs, le roman les montre rendus à la vie civile, morts à eux-mêmes sous les apparences de la normalité – pères de famille fragilisés pourvus d'une progéniture ignorante, amants silencieux, alcooliques appliqués ou, tel Dorrigo Evans, personnage public couvert d'honneurs, fuyant, qui aura passé outre au seul amour de sa vie. Au début du roman, ce dernier sèche sur la préface qu'il doit écrire à un carnet de dessins exécutés au camp par l'un des prisonniers, carnet ayant miraculeusement été préservé et que l'on édite maintenant. Nous autres, lecteurs, qui l'avons vu mourir plus tôt, nous savons tout de l'auteur de ces dessins. De ses camarades aussi et de leurs geôliers, nous savons tout. Des femmes qui ont croisé leur route. De leur famille. Et du moment exact où les Parques ont coupé le fil de leur existence à chacun. Terrible omniscience. Elle laisse démuni. Sans remède. Parfois en pleurs. ■

LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN
Richard Flanagan
Traduit de l'anglais (Australie) par France Camus-Pichon
Actes Sud, 2016, 432 p.